

Combat pour un nouveau monde

Contre le temps

Raymond Bertin

Numéro 144 (3), 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/67732ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bertin, R. (2012). Compte rendu de [Combat pour un nouveau monde / *Contre le temps*]. *Jeu*, (144), 12–14.

Contre le temps

TEXTE **GENEVIÈVE BILLETTE** / MISE EN SCÈNE **RENÉ RICHARD CYR**, ASSISTÉ DE **MARIE-HÉLÈNE DUFORT**
SCÉNOGRAPHIE **JEAN BARD** / COSTUMES **MARIE-CHANTALE VAILLANCOURT**, ASSISTÉE DE **CAROLE CASTONGUAY**
ÉCLAIRAGES **ERWANN BERNARD** / MUSIQUE **ALAIN DAUPHINAIS** / MAQUILLAGES ET COIFFURES **FLORENCE CORNET**
PERRUQUES **RACHEL TREMBLAY**
AVEC **KIM DESPATIS** (STÉPHANIE), **BENOÎT DROUIN-GERMAIN** (ÉVARISTE), **BENOÎT GOUIN** (FOURIER),
BRUNO MARCIL (GÉRARD DE NERVAL), **BENOÎT McGINNIS** (AUGUSTIN), **ÉMILIE NÉRON** OU **ALEXIS PLANTE** (ALFRED),
FRÉDÉRIC PAQUET (GABRIEL) ET **MONIQUE SPAZIANI** (ADÉLAÏDE).
PRODUCTION DU **THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI**, PRÉSENTÉE DU 8 NOVEMBRE AU 3 DÉCEMBRE 2011.

RAYMOND
BERTIN

COMBAT POUR UN NOUVEAU MONDE

La première fois que j'ai entendu le nom d'Évariste Galois remonte à plus de dix ans, alors que l'auteure Geneviève Billette, elle-même très jeune, développait un projet d'écriture théâtrale à partir de la vie de ce jeune mathématicien français qui a vécu au XIX^e siècle. La chose paraissait intrigante, voire audacieuse. Une décennie plus tard, quelle surprise de voir sa pièce, *Contre le temps*, enfin portée à la scène ! Ainsi, celle qui a donné au fil des ans *Crime contre l'humanité* et *le Goûteur*, mis en scène par Claude Poissant au Théâtre PàP en 1999 et 2002, puis *le Pays des genoux*, monté par Gervais Gaudreault pour le Carrousel et plusieurs partenaires européens en 2005, n'avait pas abandonné son idée. Elle a sans doute connu de difficiles périodes de doute, mais a laissé le temps l'aider à mener son entreprise à terme. Comme je lui signalais récemment ce long laps de temps, elle me répondit que d'autres choisissent de voir leur nom sur les marquises des théâtres chaque année, que ce n'était pas son cas, qu'elle assumait sa lenteur à créer.

Grand bien nous en fasse, car *Contre le temps* apparaît comme un joyau poli par un orfèvre, à la structure solide, complexe, riche de significations et de résonances, et dont l'arrivée sur la scène du Théâtre d'Aujourd'hui, en ces temps d'indignation tous azimuts, ne pouvait avoir une plus grande pertinence. À travers le destin de cet étudiant surdoué, engagé dans la science comme

dans un art, et dans la vie politique de son époque au risque de sa liberté et de sa vie, dans cette France où vacillaient les acquis de la Révolution, l'auteure parvient à parler haut et fort d'ici et de maintenant. Ce qui tient déjà de l'exploit. L'exercice n'était pas simple. Évariste Galois a vécu de 1811 à 1832, sa trajectoire fulgurante a été marquée par le génie scientifique et le défi de l'autorité, et a disparu prématurément lors d'un duel comme on en pratiquait encore à l'époque; il n'avait que 20 ans, mais parlait à ceux qui viendraient 200 ans après lui : voilà, nous y sommes.

Les anciens et les modernes

Mon siècle se trompe sur la notion de modernité. La pensée est tenue en laisse, une laisse toujours plus courte. L'étouffement est tel... Les scientifiques construisent des routes, les hommes politiques tiennent boutique, l'université enseigne comment cuire le pain. Je peux très bien imaginer vos rires. Vous êtes si loin dans le temps... / Bien sûr, et le pain, et le bitume, toutes ces choses sont essentielles. Mais si elles seules méritent le respect... quelque chose meurt. / À l'utilité, j'ai voulu opposer l'espoir!

1. Geneviève Billette, *Contre le temps*, Montréal, Leméac, 2011, p. 64-65. Toutes les citations renvoient à cette édition.



Contre le temps de Geneviève Billette, mis en scène par René Richard Cyr (Théâtre d'Aujourd'hui, 2012).
Sur la photo : Benoît Drouin-Germain (Évariste Galois) et Benoît McGinnis (Augustin). © Valérie Remise.

Loin de tout lyrisme, Billette a su créer un univers ancré historiquement, mais moderne par sa langue et son propos, par l'éclatement chronologique de la fable comme par l'humour et une touche de fantastique. Ces deux derniers traits apparaissent notamment à travers l'irrésistible personnage du fantôme du mathématicien Jean-Baptiste Fourier, incarné avec nuances par Benoît Gouin. C'est d'ailleurs lui qui lance le bal, en bloquant le passage à la mère d'Évariste, Adélaïde, accourue à l'annonce de la libération de son fils, en prison depuis plus de dix mois. Devant la maison de santé où il a été transféré, le spectre au discours sibyllin lui coupe l'accès à Évariste, qui doit consacrer la nuit à récrire le traité d'algèbre qui révélera son génie aux hommes du futur. Il faut savoir que ce Fourier, à qui le jeune homme avait envoyé son traité, n'y a jamais donné suite de son vivant, ledit traité ayant même disparu. Pris de remords, le défunt est revenu pour essayer de corriger son erreur de jugement, pour ne pas dire sa lâche incapacité à admettre

qu'un plus jeune ait su résoudre une énigme mathématique qui le hantait depuis toujours.

Pendant que le jeune Galois, frénétique, se concentre sur sa tâche, des pans de sa vie nous sont révélés dans une série de tableaux. On apprend entre autres que son père (touchant Frédéric Paquet), maire de la commune, et surtout le seul qui l'ait vraiment encouragé dans ses visées scientifiques, s'est suicidé à cause de pressions politiques de la part de monarchistes. On découvre aussi que son parcours scolaire n'a jamais été de tout repos, vu le caractère entier d'Évariste, qui n'avait pas la langue dans sa poche et se révoltait contre toute forme d'autorité. La suite nous instruit sur son amitié avec Augustin, étudiant comme lui à l'École polytechnique, tous deux pris dans la tourmente politique qui les séparera : à l'aube de cette ultime nuit, Évariste tombera sous les balles de son ami, qui l'a provoqué en duel.



Contre le temps de Geneviève Billette, mis en scène par René Richard Cyr (Théâtre d'Aujourd'hui, 2012). Sur la photo : Bruno Marcil (Gérard de Nerval) et Benoît Drouin-Germain (Évariste Galois). © Valérie Remise.

Avec le temps...

Le temps, son passage, sa fuite, est partout dans cette pièce, les époques se superposant dans un enchevêtrement inextricable. L'auteure, elle, semble maîtriser ce facteur temporel jusque dans les didascalies : ainsi, plusieurs indications, là où on a l'habitude de lire « un temps », précisent « un mini-temps ». Évariste Galois tente de s'affranchir du temps, il écrit pour ceux qui vivront dans les prochains siècles. Ses préoccupations, ses révoltes rejoignent de façon on ne peut plus évocatrice celles qui agitent notre époque. Après le suicide de son père tant aimé, c'est la montre de celui-ci qu'Adélaïde offre à Évariste, qui se souvient, avec son petit frère Alfred, du bienveillant mensonge du paternel, fier de répéter à qui voulait l'entendre que « la trotteuse ne s'arrête jamais » : « Il ne s'est jamais douté qu'on savait tous qu'il la remontait en cachette » (p. 37), dira la mère, attendrie.

Cette Adélaïde, campée avec justesse, aplomb et autorité par Monique Spaziani, exprime aussi toutes les déchirures familiales qu'elle doit porter : suicide d'un mari aimé, égarements d'un fils obnubilé par sa quête scientifique, incapable de ne pas se mêler de politique, tout en sachant que cet engagement risque de lui être funeste. Parmi les gestes insensés d'Évariste, un toast au roi, couteau à la main, ce qui équivalait à une menace de mort. Si au moins ce jeune homme s'intéressait un peu à l'amour ! La cousine d'Augustin, Stéphanie, toute disposée, ira jusqu'à porter un chapeau orné d'une perdrix empaillée pour attirer son attention, au grand dam d'Augustin, gêné du ridicule d'une telle exagération. Cela réussira pourtant pour un moment, mais le réel rattrapera les amants.

Le metteur en scène, René Richard Cyr, a vu juste en misant essentiellement sur le jeu de son équipe exceptionnelle de comédiens pour mettre en valeur le texte. Tous s'y sont investis avec une passion évidente. Benoît Drouin-Germain, en Évariste Galois, endossant l'ampleur du rôle, s'y jette avec la fougue que commande l'intégrité du personnage ; maîtrisant parfaitement la langue de Billette, comme toute la distribution du reste, il fait corps, avec toutes les couleurs de la foi, de l'espoir, de l'emportement buté, avec ce génie emporté par la folie ambiante. Benoît McGinnis, dont on connaît la force, lui donne la réplique, en Augustin, passant par tous les stades de l'amitié, puis allant jusqu'au sentiment inéluctable de la trahison, dont Galois n'est pourtant pas coupable.

« Ô temps ! Suspends ton vol »

Dans la course contre la montre entreprise par Galois cette nuit-là, la poésie va intervenir afin de suspendre le temps sous les traits, non pas de Lamartine, mais de Gérard de Nerval, être fantasque incarné par Bruno Marcil. Une entrée en scène bien étrange, en fait : accueilli par le spectre de Fourier, qui semble commander l'action, après s'être écrié « Suis-je en enfer... ? », Nerval déclare : « Je suis sorti marcher, plus tôt, cette nuit. Tout bêtement, pour reniffler l'odeur des songes. Quand soudain, mes bottes ont pris feu. Du talon à la pointe, ce n'était que flammes, c'était fascinant. Là où je me suis inquiété, c'est que mes pieds ne m'obéissaient plus. Je leur disais le nord, il s'alignaient au sud. J'ai fini par abdiquer et je les ai suivis » (p. 84-85). Les échanges qui suivent, entre Adélaïde, le petit Alfred et Nerval, nous apprennent que le poète a connu Évariste en prison, où il l'a même pris sous son aile. Sommes-nous dans le songe ? Nerval est-il aussi un spectre ? Dans sa chambre où l'aube s'annonce, où l'attend le duel avec Augustin, où l'urgence de terminer son traité le presse, Évariste attrape le poète par le col : « Retenez le temps pour moi, Nerval. Juste quelques minutes. C'est sûrement le genre de choses que les poètes peuvent faire. » (p. 101) À la fin demeure le traité terminé, et le jeune mathématicien mort dans les bras de sa mère, *pietà* moderne.

Si la scénographie dépouillée tenait à une table, une chaise, un banc et quelques accessoires, les costumes, magnifiques, signés Marie-Chantale Vaillancourt, créaient spontanément la référence à l'époque de l'action, tout en évoquant une certaine modernité par la pureté des lignes ; ces vêtements savamment agencés contribuaient à magnifier les personnages et leur lutte. L'ensemble des éléments de la représentation se conjuguait pour permettre à ce texte fort, qui a sans doute le pouvoir d'élever les esprits, de se faire entendre. Une réussite rare qui mériterait de faire l'objet de reprises, voire de tournées, pour atteindre le plus grand nombre possible. ■